



HAL
open science

Les attachés militaires français et britanniques en Tchécoslovaquie dans la seconde moitié des années 1940

Paul Lenormand

► **To cite this version:**

Paul Lenormand. Les attachés militaires français et britanniques en Tchécoslovaquie dans la seconde moitié des années 1940: Entre coopération interalliée et construction d'un savoir de Guerre froide. Frédéric Dessberg; Antoine Marès. Militaires et diplomates français face à l'Europe médiane, Eur'Orbem éditions, pp.263 - 281, 2017, 9791096982011. hal-03366718

HAL Id: hal-03366718

<https://hal.science/hal-03366718>

Submitted on 5 Oct 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Chapitre publié dans l'ouvrage : Frédéric Dessberg, Antoine Marès (dir.), et Isabelle Davion (coll.). *Militaires et diplomates français face à l'Europe médiane. Entre médiations et constructions des savoirs*. Paris : Eur'Orbem Editions, 2017, p. 263-281.

Les attachés militaires français et britanniques en Tchécoslovaquie dans la seconde moitié des années 1940

Entre coopération interalliée et construction d'un savoir de Guerre froide

Paul LENORMAND

*Doctorant au Centre d'histoire de Sciences Po,
enseignant à Paris-Sorbonne et Sciences Po*

Les attachés militaires sont par excellence des acteurs dont la présence en Tchécoslovaquie oblige à penser l'après-guerre hors d'un cadre strictement national. Ils participent des circulations d'hommes, d'informations, de représentations à l'échelle européenne. Interlocuteurs majeurs des puissances occidentales en Tchécoslovaquie, ils sont par conséquent les principaux agents qui font vivre une Grande Alliance en sursis après 1945. En effet, les attachés se distinguent des autres officiels de passage, par exemple des officiers stationnés dans les quatre zones d'Allemagne et à Berlin ou Potsdam, ou des diplomates et fonctionnaires actifs au sein de l'UNRRA et des commissions de rapatriement. La plupart de ces organes et organisations se trouvent loin de Prague et loin des acteurs qui animent la vie politique en Europe centrale. Au contraire, les attachés – intermédiaires nécessaires entre les États-majors et les gouver-

nements depuis le XIX^e siècle¹ – possèdent le grand avantage d'un séjour permanent, parfois de longue durée. Nous avons voulu faire ressortir ici la particularité des parcours et des missions de ces hommes, en nous fondant sur les rapports des attachés français et britanniques. Ces documents consistent en des dépêches périodiques ou liées à un sujet ou pays voisin (parfois reçues d'autres attachés comme l'attaché français en Pologne) et des fiches biographiques de personnalités militaires et civiles².

Accrédités auprès d'un État, l'on peut se demander quel rôle jouent ces attachés dans le rétablissement après 1945 d'un « pont » entre la Tchécoslovaquie et leurs États respectifs, la France et la Grande-Bretagne. Ce « pont », partiellement rompu par Munich et la Seconde Guerre mondiale, peut être appréhendé selon au moins deux perspectives : celle de l'entre-deux-guerres qui vise à défendre des intérêts nationaux (français ou britanniques) dans un cadre essentiellement bilatéral, ou celle de la Seconde Guerre mondiale qui privilégie une approche multilatérale à l'échelle des grandes puissances alliées dont se réclament France et Grande-Bretagne. Construire un cadre sécuritaire commun pour faire face à des enjeux vitaux (la neutralisation de l'Allemagne, l'équilibre diplomatique Est-Ouest, la sauvegarde de l'esprit de la Résistance) fait sens pour de nombreux acteurs de l'après-guerre, et singulièrement en Tchécoslovaquie où les vétérans sont eux-mêmes issus des divers fronts de la guerre, sous commandement des différents vainqueurs. Une lettre à Edvard Beneš du général Mittelhauser, ancien chef de la Mission militaire française en Tchécoslovaquie (1921-1925), illustre l'état d'esprit de certains Occidentaux tchécoslovaques alors que se profile la fin de la guerre :

1. Jakob Vogel, « Lernen vom Feind », in Martin Aust, Daniel Schönplugg (dir.), *Vom Gegner lernen. Feindschaften und Kulturtransfers im Europa des 19. und 20. Jahrhunderts*, Frankfurt am Main, Campus Verlag, 2007, pp. 95-113, et Maurice Vaïsse, « L'évolution de la fonction d'attaché militaire au XX^e siècle », *Relations internationales*, n° 32, 1982, pp. 507-524.

2. Ces rapports d'attachés reposent sur des entretiens avec des personnalités locales (militaires essentiellement), la presse ou des visites dans le pays. Ces sources ont été croisées avec la presse et les archives tchécoslovaques, qui évoquent occasionnellement les attachés. Service historique de la Défense – SHD (France) : 4 Q 41, 9 Q3 47, 14 S 183, 14 S 187, 14 S 190 ; National Archives – NAUK (Royaume-Uni) : WO 106/6039, WO 106/6040, WO 202/889, WO 202/890, WO 216/899, FO 371/47184, FO 371/71339, FO 371/77257, FO 371/86295, FO 817/60.

Je suis assuré d'être l'interprète de tous les survivants de notre Mission et de son dernier chef, le Général FAUCHER, en affirmant, Monsieur le Président, qu'après la Libération de Paris, celle de Prague sera le plus beau jour de notre vie et que notre souhait le plus ardent est de vous faire cortège, au jour glorieux où vous y rentrerez. [...] Si sur le front de l'Ouest une Légion de Tchécoslovaques devait être formée, j'oserai, malgré mes 70 ans, solliciter de marcher à sa tête, dans les durs combats du dernier round. Je ne saurais rêver, en effet, une plus belle revanche du sort, que de tomber sur le sol de ma petite Patrie, l'Alsace, à la tête d'une formation d'élite tchécoslovaque, en franchissant le Rhin³.

Pour les Français comme pour les Britanniques, il s'agit bel et bien de maintenir ou de renforcer des liens datant de la Première ou de la Seconde Guerre mondiale. C'est d'ailleurs, pour la France, le général Julien Flipo, en charge de la coopération avec les gouvernements en exil pendant la guerre, qui est envoyé à Prague. Lui succède en mars 1948 le colonel Georges Héliot. Côté britannique, le colonel Guy Mullens représente son pays, remplacé par le colonel Blake en avril 1948.

Les attachés parviennent-ils à mettre en place un cadre sécuritaire multilatéral et concerté ou ne sont-ils que les continuateurs de relations essentiellement bilatérales héritées du passé ? Surtout, comment participent-ils de la construction d'une culture militaire de Guerre froide ?

Dans un premier temps, nous examinerons les relais locaux des Français et des Britanniques au sein de l'armée tchécoslovaque, puis nous ciblerons les secteurs de coopération et d'échange entre Tchécoslovaques et Occidentaux. Enfin, nous nous pencherons sur la transformation du rôle de l'attaché militaire dans le contexte de rupture de la Grande Alliance.

Les relais locaux des attachés militaires français et britanniques : une résilience des alliés de la France et de la Grande-Bretagne

Les faiblesses et les atouts

Il s'agit ici d'examiner les conditions de réimplantation des deux puissances du point de vue des militaires tchécoslovaques, si divers soient-ils. Sans contredit, les événements de Munich constituent le plus grand obstacle au rétablissement de liens de confiance entre décideurs français ou

3. Národní archiv (NA), K422 1/16, 21 novembre 1944.

britanniques et tchécoslovaques. Dans un contexte où « fascistes » et « antifascistes » s'opposent, les Occidentaux ne sont pas loin de se retrouver dans le mauvais camp. La presse militaire, qui glisse dans les mains d'une rédaction de plus en plus communiste⁴, se veut le reflet de cette bipolarisation croissante du continent européen. Parmi les grands sujets mis en avant par le quotidien *Svobodné Československo* puis *Obrana lidu* se trouvent des événements peu flatteurs pour la France ou la Grande-Bretagne. Les procès d'épuration de Pétain, Laval et Darnand, chefs de « la France capitularde-fasciste »⁵, ou celui du fasciste britannique Mosley, font la couverture. Par ailleurs, certains points de chauffe apparaissent nettement. Les deux alliés occidentaux sont soupçonnés ou accusés de soutenir le régime de Franco, le gouvernement anticommuniste grec et de planifier le rétablissement d'une Allemagne forte. De surcroît, les politiques coloniales et les confrontations sociales, qu'il s'agisse de conflits de décolonisation ou de grèves, donnent une image plutôt négative de la France et de la Grande-Bretagne. À rebours de ces réserves sur les alliés occidentaux, l'URSS bénéficie d'une politique de louange très nette, ses positions recevant un soutien sans faille, que ce soit sur la question balte ou sur celle de Trieste.

Simultanément, les décideurs tchécoslovaques entendent maintenir de bonnes relations – notamment commerciales – avec l'Ouest. Cette tendance perdurera même un temps après la prise de pouvoir des communistes. Avant février 1948, une bonne partie des dirigeants des partis (qu'il s'agisse des socialistes nationaux, des catholiques ou même d'une partie des sociaux-démocrates) et des intellectuels conservent une culture politique pro-occidentale. La conception des relations internationales qu'ils promeuvent, à l'image de Beneš, n'est donc pas hostile à un rétablissement des liens brisés par Munich. Le président affirme ainsi que « la résurrection de la France comme grande puissance est une nécessité tant pour la Tchécoslovaquie que pour l'Europe et n'est pas une condition superflue pour l'évolution de l'Europe d'après-guerre »⁶. Même la presse militaire – très largement diffusée, près d'un tiers de l'armée y étant abonné – nuance son appréciation peu flatteuse des mérites franco-britanniques pendant la guerre, louant tant les maquisards français que les exploits des pilotes bri-

4. Vojenský ústřední archiv (VUA), MNO 47 K14 10669, 12 février 1947.

5. *Svobodné Československo*, 4 octobre 1945, p. 2.

6. *Ibid.*, 23 décembre 1945, couverture.

tanniques. L'alliance occidentale n'était donc pas absente du tableau quotidien offert par Prague à ses officiers et soldats. Au-delà, les Français et les Britanniques pouvaient compter sur les relais d'anciens légionnaires (et leur quotidien *Národní osvobození*), les quelques anciens de la Légion étrangère ou des Forces françaises libres, les liens tissés avec les partisans slovaques par Georges de Lannurien⁷ et enfin l'ensemble des vétérans de France et de Grande-Bretagne (1939-1945)⁸, dont il sera question plus loin.

Une génération « française »

Si le point de vue des décideurs tchécoslovaques est résolument favorable à l'URSS et s'ils se montrent souvent plus tièdes à l'égard des Français et Britanniques, comment les militaires eux-mêmes perçoivent-ils ces deux puissances ? Surtout, le terrain est-il propice à la réimplantation des attachés militaires occidentaux ?

Il convient de se pencher sur le parcours de ces militaires pour comprendre leur culture militaire, c'est-à-dire les normes et pratiques professionnelles valorisées, et donc leurs dispositions à l'égard des acteurs du jeu international. Pour réaliser cet essai d'histoire sociale de l'armée, un panel de 123 officiers supérieurs appartenant au ministère de la Défense et à l'État-Major général a été sélectionné, sur la base de l'organigramme des principales fonctions et commandements en 1947⁹. À la tête des bureaux ministériels, des grandes unités, des écoles militaires et des principaux services, ces hommes détiennent les clés de l'institution. Sans être représentatifs de l'officier tchécoslovaque moyen, ils sont ceux qui comptent dans le pays. De leur ouverture vers la France, l'Angleterre et les autres puissances dépend largement la capacité des attachés étrangers à entretenir des contacts solides, à obtenir des informations, à comprendre les évolutions du pays et finalement à forger une culture professionnelle commune. Une culture militaire partagée constitue le ciment de la perpétuation de l'Alliance, une fois l'ennemi commun défait.

7. Voir le texte de Gergely Fejérdy pp. 203-219.

8. Campagne de France (1939-40), Bataille d'Angleterre (1940-44), campagnes d'Afrique du Nord (1940-1943), campagne de 1944-1945 à l'Ouest (Dunkerque).

9. VUA, VKPR K7 129, février 1947. Pour leurs dossiers militaires, voir VUA, Kvalifikační listina, 1918-1949.

En ce qui concerne le corps des officiers tchécoslovaques, il n'est pas excessif de parler d'une « génération française »¹⁰. Après avoir servi dans l'armée des Habsbourg, une partie des prisonniers tchèques et slovaques intègrent les « légions tchécoslovaques » en Russie, France et Italie. La guerre terminée, la France dirige puis patronne l'armée tchécoslovaque, formant une partie des élites militaires et encourageant l'apprentissage du français et des pratiques professionnelles françaises. Sous la direction du général Louis Eugène Faucher, la Mission militaire française (vivier de tchécoslovaques au long cours) veille, jusqu'en 1938, à ce que la France conserve son rôle de modèle. Notons simplement qu'au dîner placé offert par la présidence tchécoslovaque à l'armée en 1938, Faucher siégeait à gauche du président Beneš¹¹. Par conséquent, le français devient la langue des élites par excellence. En 1947, ce sont 60 % des officiers du panel choisi qui le parlent, tandis que l'anglais reste marginalement pratiqué par une poignée d'officiers (voir tableau 1). Au total, les deux tiers de cette élite parlent l'une des deux langues de leurs alliés occidentaux. La guerre renforce de surcroît les liens professionnels et humains entre Tchécoslovaques et Alliés. Parmi les membres du panel, un tiers a passé la guerre en exil, et parmi eux une majorité à l'Ouest (voir tableau 2). L'on peut postuler que ces officiers ont intégré une partie des éléments qui constituent les grands traits de la culture militaire de leur pays-hôte. À cet égard, si l'on additionne les officiers restés au pays, majoritaires et formés par l'armée pro-française de l'entre-deux-guerres, et les officiers ayant passé la guerre à l'Ouest, l'on constate la survivance et la perpétuation d'une culture professionnelle pro-occidentale. C'est majoritairement avec ces hommes que les attachés interagissent, et c'est à travers eux que le ciment de la Grande Alliance se maintient jusqu'en 1948.

10. Voir, pour le contexte éducatif de la Première République, Jiří Hnilica, *Les nouvelles élites tchécoslovaques : une formation française (1900-1950)*, Paris, Institut d'études slaves, 2015.

11. VUA, VKPR K9 765/821, mars 1947. Un tel privilège a disparu à la réception de 1947.

Les attachés militaires français et britanniques en Tchécoslovaquie

*Tableau 1
Langues (1947)*

| | "Ennemis nationaux" (96 % parlent l'une ou l'autre langue, ou les deux) | | Alliés occidentaux (79%) | | Allié oriental (61%) | Partenaires orientaux (34%) | Pays neutres ou semi- neutres |
|----------------|--|--------------------|--------------------------------|--------------------|----------------------------|---|--|
| Niveau | Allemand | Hongrois | Français | Anglais | Russe | Serbo- croate, roumain et polonais | Autres (langues latines, scandi- naves ou slaves) |
| Courant | 33 (27%) | 11 (9%) | 17 (14%) | 2 (1,6%) | 15 (12%) | 9 (7%) | |
| Bon | 50 | 8 | 23 | 12 | 43 | 15 | |
| Faible | 31 | 5 | 34 | 14 | 17 | 17 | |
| Total | 114 (93%) | 24 (20%) | 74 (61%) | 28 (23%) | 74 (61%) | 41 (34%) | 11 (9%) |

Source : Dossiers militaires (archives militaires tchèques, ex-tchécoslovaques) : VUA, Kvalifikační listina, 1918-1949. Panel de 122 officiers supérieurs et généraux (un dossier manquant), données datées des années 1930 ou 1940.

* Par « ennemis nationaux », il faut entendre les deux nationalités jugées les plus hostiles à l'État tchécoslovaque et aux nationalités slaves pendant et après la Seconde Guerre mondiale, à savoir les Allemands et les Hongrois.

*Tableau 2
Expérience de guerre (1947)*

| | Total | Résistance intérieure/exil combattant | Total |
|--|-------------------|--|-----------------------|
| Total | 120 | | |
| Ouest ou Proche-Orient* (sous commandement fran- çais puis britannique) | 20 (16,7%) | Guerre menée depuis l'étranger | 40 (33,3 %) |
| Est (sous commandement soviétique) | 8 (6,6 %) | | |
| Ouest ou Proche-Orient puis Est (sous commandement français ou britannique puis soviétique) | 12 (10 %) | | |

| | | | |
|--|-------------------|--|--------------------|
| Résistance intérieure et/ ou camps allemands (sous commandement du gouvernement tchécoslovaque à Londres) | 53 (44%) | Guerre menée principalement en Tchécoslovaquie | 80 (66,6 %) |
| Dans l'armée slovaque ou l'armée gouvernementale** puis dans la résistance intérieure (sous commandement allemand puis tchécoslovaque ou soviétique) | 27 (22,5%) | | |

Source : Dossiers militaires (archives militaires tchèques, ex-tchécoslovaques) : VUA, Kvalifikační listina, 1918-1949. Panel de 123 officiers supérieurs et généraux, dossiers militaires, années 1940. Les données pour trois officiers sont manquantes.

* En Palestine et en Lybie contre l'Afrikakorps de Rommel, sous commandement britannique.

** Une force d'environ 6 000 hommes (*Vládni vojsko*) provenant de l'ancienne armée tchécoslovaque, chargée de tâches de police sous commandement allemand dans le Protectorat.

Il faut toutefois relativiser ces conclusions. D'une part, ceux qui parlent très bien ou bien français sont, pour beaucoup, nés entre 1888 et 1895. L'âge de la retraite ayant été fixé à 55 ans en 1946, la plupart de ces francophones sont donc proches de la retraite. D'autre part, si la connaissance du français est répandue, seulement 20 % des officiers du panel ont bénéficié d'une formation au sein de l'armée française. Ces formations, assez nombreuses entre 1917 et 1919 sur le front de l'Est, ont continué à exister dans les années 1920 et 1930, mais elles n'ont profité qu'à une minorité, sans doute en raison de leur coût pour l'armée tchécoslovaque. Enfin, si une « génération française » ou au moins francophile et tournée vers l'Ouest a sans aucun doute présidé aux destinées de l'armée jusqu'en 1938, elle n'est plus que l'ombre d'elle-même en 1947. En effet, parmi les principaux chefs militaires de 1938, seuls 15 % sont encore en responsabilité moins de 10 ans après¹². Les autres ont été tués par les Allemands, exclus pour collaboration (fût-elle très relative) ou sont partis (de bon ou de mauvais gré) en retraite. Autrement dit, les anciens relais de la France (et dans une moindre mesure de la Grande-Bretagne) sont largement détruits.

12. Étude basée sur 46 généraux tchécoslovaques titulaires des plus hautes fonctions de défense (29 décembre 1937-29 septembre 1938). VUA, MNO46 72, 1946.

Une génération éclatée tournée vers l'Est

Dès lors que l'on se penche sur la génération plus jeune, celle des hommes de notre panel nés à partir de 1900, et qui peuvent espérer occuper les plus hauts échelons après la Seconde Guerre mondiale, les résultats sont différents. Presque tous ont été formés par l'armée tchécoslovaque et ils parlent plus rarement le français ou l'anglais (20 % parlent bien ou très bien l'une des deux langues), sans d'ailleurs être plus nombreux à maîtriser couramment le russe. En réalité, ces officiers ne sont plus des enfants de l'ordre impérial, mais des hommes qui se sont construits dans le cadre national. L'échantillon étant ici trop réduit pour définir toute une génération d'officiers à partir de quelques dizaines d'hommes, il est nécessaire d'examiner l'implantation des différentes puissances à l'intérieur de l'armée en général, c'est-à-dire parmi les officiers de carrière, officiers de réserve (dont beaucoup sont rappelés), sous-officiers et conscrits.

Les différents alliés sont en effet pour ces hommes des modèles du point de vue de la culture militaire. À cet égard, l'URSS l'emporte largement sur ses rivaux, en raison notamment de l'orientation prosoviétique des officiers d'éducation chargés de l'instruction morale et politique : les programmes éducatifs de l'armée mettent constamment en avant le rôle joué par l'Armée rouge, au détriment des alliés occidentaux. Les auteurs de références sont souvent soviétiques, et s'ils sont occidentaux, ce sont des auteurs classés à gauche. Ainsi, Tom Wintringham, ancien des Brigades internationales et hostile au conservatisme de l'armée britannique, est souvent cité¹³. Par ailleurs, l'apprentissage de la langue russe est favorisé. Le français et l'anglais conservent le statut de langue à l'examen des écoles d'officiers, mais la part des russophones semble devoir s'accroître rapidement à partir de 1945. Des « conseillers » soviétiques intègrent les écoles et centres de formation de l'armée tchécoslovaque, même si leur rôle demeure largement cantonné à l'enseignement¹⁴. Les plus jeunes générations, combattants de 1939-1945 ou non-combattants destinés à prendre la relève, murissent donc dans cette atmosphère prosoviétique, en rupture avec leurs aînés.

13. VUA, SRN-HSVO (1946-1951).

14. VUA, UPS, K1, 28 décembre 1949 et Karel Kaplan, *Sovětsí poradci v Československu 1949-1956*, Ústav pro soudobé dějiny AV ČR, n° 14, 1993, pp. 66-86.

Malgré ces transformations structurelles défavorables à l'équilibre Est-Ouest, Prague semble encore être une place où tout est possible avant février 1948, du point de vue des acteurs de la Grande Alliance. Les coopérations offertes aux Français et aux Britanniques – quoique peu étendues par rapport à l'implication plus directe des Soviétiques, qui sont aussi probablement mieux renseignés – n'en laissent pas moins la possibilité aux attachés de jouer un rôle de transmission de savoirs, en rendant compte auprès de leurs autorités de tutelle de la situation en Tchécoslovaquie.

**Les coopérations mises en place par les attachés :
des possibilités limitées**

*Des domaines exclus de la coopération :
armement, équipement et renseignement concerté*

À leur retour à l'été 1945, les attachés mettent en place de nouvelles formes de coopération. Français et Britanniques se retrouvent exclus de deux grands domaines dans lesquels ils avaient joué un rôle important avant et/ou pendant la guerre. Il s'agit de la livraison d'armement et du renseignement concerté. Il est décidé en avril 1945 d'équiper l'armée tchécoslovaque de matériel soviétique, un processus qui débute en URSS même, où combattent plusieurs brigades tchécoslovaques. L'objectif est donc de mettre fin à la composition hétéroclite de l'armée, qui utilise alors un armement d'avant-guerre allemand, britannique et soviétique. Tandis que les projets d'achats à l'Ouest – de Mosquitos britanniques par exemple – échouent, les plans de livraison à l'Est sont suspendus. L'engagement soviétique d'équiper dix divisions tchécoslovaques n'est pas respecté une fois la paix advenue, conduisant les dirigeants militaires tchécoslovaques à temporiser et à éviter de compromettre leurs efforts à l'Est par des achats à l'Ouest. Même les livraisons d'équipements (uniformes, chaussures) reviennent aux Américains et aux Soviétiques, qui puisent dans leurs surplus pour alimenter des pays européens en situation de pénurie aiguë¹⁵.

15. Sur le rôle des États-Unis, Justine Faure, « Les paradoxes de la diplomatie américaine : la mission de l'ambassadeur Steinhardt à Prague, 1945-1948 », *Revue d'histoire diplomatique*, n°4, 2001, p. 289-308 et Igor Lukeš, *On the Edge of the Cold War. American Diplomats and Spies in Postwar Prague*, New York, Oxford University Press, 2012.

De surcroît, le bras de fer souterrain entre les services de renseignement tchécoslovaques de Londres et de Moscou tourne en faveur des seconds. L'emprise des communistes sur le contre-espionnage militaire (Bedřich Reicin, militant communiste qui en devient le chef en 1945¹⁶) met fin aux stations mixtes d'avant-guerre, alors dirigées contre l'Allemagne et aux efforts de réciprocité dans le domaine du renseignement. De même, la coopération du temps de guerre entre les agences occidentales (SOE ou BCRA) et le renseignement tchécoslovaque arrive à son terme. Certains acteurs de ces coopérations bilatérales, comme le général Moravec, mis en accusation côté tchécoslovaque, ou comme le commandant Gouyou et le colonel Rivet, vichystes et non gaullistes côté français, sont sur la touche. Le général Rudolf Bulandr, qui organise la coopération entre le BCRA et le renseignement tchécoslovaque à Alger, n'est pas davantage nommé dans le secteur du renseignement¹⁷.

*Transmettre des savoir-faire :
un outil d'influence de l'Ouest vers l'Est*

Les logiques de transfert d'expérience, de compétence et de savoir-faire sont pensées par les attachés comme des outils d'influence de leurs pays respectifs sur la Tchécoslovaquie : il s'agit de faire venir des officiers en formation à l'Ouest ou d'envoyer des conférenciers et de la documentation à l'Est. Aux « opérations en terrain montagneux » des Français répond la « guerre blindée » des Britanniques. Ces échanges satisfont le désir de l'État-Major tchécoslovaque de diversifier les acteurs de la formation et de l'entraînement militaire, ne laissant pas le monopole aux Soviétiques. Les deux pays occidentaux, en retour, espèrent conserver leur rôle de mentor. Les Britanniques, par exemple, aident les tankistes tchécoslovaques à maintenir en état de marche leurs chars Cromwell hérités du front de l'Ouest. Flipo, l'attaché français, est pour sa part familier de ces pratiques d'échange entre alliés, puisqu'il a été formateur à l'École de Guerre de Prague avant-guerre.

16. Sur cet acteur, František Hanzlík, *Bez milosti a slitování: B. Reicin - fanatik rudého teroru*, Prague, Ostrov, 2011.

17. Archiv Bezpečnostních Složek (ABS), Na Struze, Z6 314-1, pp. 137-146, p. 158-163 et pp. 275-280. De surcroît, Bulandr adhère au Parti communiste en 1945.

Toutefois, les Occidentaux conçoivent leur coopération plus comme un outil d'influence sur la Tchécoslovaquie, en faisant valoir leurs expériences propres, que comme un moyen d'apprendre des expériences tchécoslovaques. Ainsi, les Français souhaitent mettre en avant leurs opérations – jugées instructives – en Tunisie ou en Italie, et non à mieux connaître les mécanismes de la guerre des partisans en Tchécoslovaquie ou les spécificités de la guerre à l'Est. Cette logique verticale d'influence descendante plutôt que d'échange horizontal entre Occidentaux et Tchécoslovaques se reflète dans les faibles moyens alloués aux attachés pour développer des coopérations. C'est donc une conception plus bilatérale que proprement interalliée qui prédomine à l'Ouest, à la différence des Tchécoslovaques qui privilégient un cadre multilatéral.

Les attachés rencontrent de multiples obstacles : parmi eux, les maigres effectifs des missions (un officier et un sous-officier seulement pour assister l'attaché français¹⁸), le retard dans l'envoi de conférenciers français, la volonté des Britanniques de facturer leurs formations ou le manque d'intérêt des Tchécoslovaques pour les leçons administrées par leurs alliés, les Tchécoslovaques étant « très fiers de leurs propres écoles ». Par ailleurs, les chefs tchécoslovaques ne sont pas toujours formés adéquatement. Le général Jozef Marko, employé dans la très rustique armée slovaque jusqu'en 1944, est ainsi décrié par l'attaché britannique tant « son manque de connaissance des transmissions modernes est pitoyable »¹⁹.

Au demeurant, les Soviétiques ne manifestent pas un très grand intérêt pour la formation des cadres tchécoslovaques, et le manque d'investissement des deux puissances occidentales laisse ouvert un espace dans le domaine de la formation, qui sera progressivement comblé après 1948 par les conseillers soviétiques et les cadres tchécoslovaques formés dès 1941 en URSS, et surtout dans les académies militaires à partir de 1945.

Le poids des politiques symboliques dans le rôle de l'attaché

C'est donc avant tout par la mise en œuvre de politiques symboliques liées à la résistance au nazisme que les attachés semblent reconstruire un lien humain, social et professionnel entre vainqueurs de la guerre.

18. SHD, 14 S 190. Un adjoint est nommé en janvier 1946, puis un attaché de l'Air en février 1947.

19. NAUK, WO 202/889, 12 novembre 1945.

Cependant, la force du nationalisme en Tchécoslovaquie réduit le rôle des représentations étrangères (y compris soviétiques). L'absence, côté français ou britannique, d'une mission militaire suffisamment nombreuse et dotée financièrement – à la différence des Américains et des Soviétiques – conduit les attachés à multiplier les rencontres informelles. La vie sociale pragoise permet l'organisation de réceptions, cocktail-parties et soirées mondaines, et la fréquentation du club des officiers alliés. De surcroît, les organisations de résistance en Tchécoslovaquie se construisent sur la base de leurs expériences de guerre très hétérogènes : aux insurgés pragois répondent les partisans tchèques, aux soldats de l'Insurrection nationale slovaque les partisans slovaques, les soldats de l'exil combattant (eux-mêmes dispersés au sein du camp allié, comme nous l'avons dit plus haut), les déportés et d'autres groupes encore. Les politiques commémoratives de ces groupes donnent l'occasion aux attachés d'être fréquemment invités et de mettre en évidence les parallèles entre les résistances occidentales et tchécoslovaques. Grâce à la participation – marginale – de combattants français ou de pilotes britanniques, la présence des attachés apparaît légitime. Elle biaise aussi leur perception en leur donnant le sentiment d'un consensus interallié. Ainsi, Flipo fait montre d'une certaine naïveté en reprenant à son compte les propos du colonel Roman Kokrda qui lui affirme « qu'étant donné les liens qui [le] rattachaient à la Tchécoslovaquie, [il faisait] partie en quelque sorte de l'Armée tchécoslovaque et qu'il était naturel [qu'il] jouisse dans ce pays d'une situation privilégiée »²⁰. Or, Kokrda a combattu à l'Ouest et représente la tradition francophile et prooccidentale, qui n'est plus majoritaire dans l'armée tchécoslovaque. De même, Mullens affirme que le « général Pika a pris une orientation ferme en faveur d'une armée professionnelle libre de toute influence politique et un certain nombre d'officiers le soutiennent et se sentent encouragés par son attitude indépendante »²¹. Pourtant, tout comme en URSS où il défendait pendant la guerre une conception strictement professionnelle des unités tchécoslovaques, Píka, sous-chef d'État-Major, n'est pas en mesure d'empêcher la politisation de l'armée.

20. SHD, 4 Q 41-3, 7 août 1945.

21. NAUK, WO/106-6040, Rapport n° 2, 15-31 mars 1946.

Autre facteur important, tous les attachés ne jouissent pas d'un grand prestige personnel. Alors que le général Faucher – tchécosphone et marié à une Tchèque –, en visite à Prague à l'automne 1945, est reconnu et salué amicalement par les passants à sa sortie de la rédaction de *Svobodné Československo*²², ses successeurs Flipo et Helliott ne bénéficient pas d'une telle notoriété²³. Marqués par leurs préjugés, ils n'ont pas toujours l'acuité nécessaire à leur fonction. Helliott, sitôt débarqué à Prague en mars 1948, ne manque pas de souligner que les Yougoslaves (dont il vient de rencontrer les attachés) lui font l'impression de « primaires à cent pour cent » et que « ça sent le MOSCOU à plein nez »²⁴. Leurs seconds, comme Georges de Lannurien (chef partisan) et Marcel Albert (héros de l'Union soviétique), possèdent davantage de titres de résistance, mais ne peuvent faire la différence. Les deux hommes brillent par leur absence des documents d'archives tchécoslovaques.

Ces limites inhérentes aux attachés se doublent de l'évolution défavorable du contexte géopolitique en Europe centrale.

Le général Faucher dans la presse tchécoslovaque en 1945



Source : *Svobodné Československo*, « Louis E. Faucher v naši redakci » [Louis E. Faucher dans notre rédaction], n° 120, 27 octobre 1945, p. 2.

22. Numéro du 27 octobre 1945, photographie, p. 2. Signe de son poids institutionnel passé, Faucher est aussi appelé à témoigner au procès du général Jan Syrový devant le Tribunal national, NA, K218 550-218-5, 15 janvier 1947.

23. Flipo a publié quelques articles dans la Revue militaire tchécoslovaque (*Vojenské Rozhledy*) dans les années 1930 (par exemple le n°1 de l'année 1933) mais son aura est bien moindre. Il n'est qu'un spécialiste militaire parmi d'autres, quand Faucher prenait place à côté du président Beneš.

24. SHD, 14 S 190, mars 1948. Un rapport du 30 septembre 1947 parle de « nations slovénes » au lieu de « nations slaves », montrant que la traduction posait parfois problème du côté des attachés (SHD, 14 S 187).

**La rupture de l'alliance : vers une transformation
du rôle de l'attaché militaire à la fin des années 1940.**

*De l'alliance à la défiance, l'attaché comme
agent de transmission de l'Est vers l'Ouest.*

Le « coup de Prague » modifie bien entendu la donne du point de vue des attachés occidentaux. Leur optimisme antérieur s'évanouit, d'autant plus que, dans la foulée de février 1948, Flipo et Mullens sont remplacés par Helliott et Blake, lesquels atterrissent à Prague avec de fortes conceptions anticommunistes²⁵.

Pourtant, les difficultés qu'ils rencontrent ne sont pas nouvelles. Dès 1945, les attachés sont confrontés à la réticence des autorités militaires tchécoslovaques à fournir des renseignements : à Prague « plane sans cesse la menace de l'OBZ »²⁶, le contre-espionnage militaire sous contrôle du Parti communiste, qui s'avère effectivement très efficace dans la surveillance et la détection des éléments antisoviétiques dans l'armée. Les Tchécoslovaques refusent également d'ouvrir les portes des casernes, des terrains d'entraînement et des usines. Les archives des attachés ne comportent que quelques mentions de ces visites et les difficultés faites aux attachés sont évoquées à plusieurs reprises. Ce blocage survient au moment même où ils sont confrontés à la demande croissante de l'État-Major (2^e bureau) de fournir des renseignements sur les pays de la zone. La Tchécoslovaquie entretient en effet des liens anciens avec l'ensemble de ses voisins orientaux, en raison notamment de son industrie d'armement et de la livraison d'armes ou de surplus. Les attachés sont ainsi capables d'indiquer à leurs supérieurs la composition des bataillons soviétiques de « paratanks » ou la nature des opérations de guérilla en Pologne²⁷. Sur les sujets techniques comme l'armement ou la formation paramilitaire des civils, les attachés montrent une grande application et, à cet égard, ils se démarquent d'observateurs civils souvent aveuglés par des considérations idéologiques. Alors que les civils prêtent volontiers aux Soviétiques et à leurs satellites des

25. Philippe Button, « Les militaires et le communisme à la Libération » in Éric Duhamel, Olivier Forcade, Philippe Vial (dir.), *Militaires en République 1870-1962. Les officiers, le pouvoir et la vie publique en France*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1999, pp. 449-453.

26. SHD, 14 S 187.

27. SHD, 4 Q 41-3. Renseignements obtenus auprès de stagiaires tchécoslovaques dans l'Armée rouge.

intentions belliqueuses d'offensive révolutionnaire, les attachés soulignent l'état d'impréparation et le dénuement matériel de l'armée tchécoslovaque, qui ne représente pas une menace avant le début des années 1950.

Prague devient pour les attachés une plate-forme de renseignement où s'élabore un « savoir de Guerre froide » sur la Pologne, l'URSS, la Hongrie, la Yougoslavie ou la Bulgarie, y compris sur des sujets embarrassants pour la Tchécoslovaquie comme l'uranium produit à Jáchymov sous contrôle soviétique ou le soutien militaire aux Juifs de Palestine, mandat britannique dont l'ONU prépare le plan de partage dans une tension extrême²⁸. Il n'est alors plus question d'une simple coopération entre Alliés, mais de la construction d'un savoir sur un ennemi potentiel sinon probable. Ces renseignements envoyés à Paris et à Londres, et dont on ne saurait dire s'ils ont eu un impact sur les chancelleries occidentales, concernent bien plus que les aspects militaires de l'après-guerre en Tchécoslovaquie. Les attachés élargissent le cadre à des considérations aux fortes implications politiques et diplomatiques, se révélant donc une source précieuse pour l'historien, à défaut de l'avoir été pour les décideurs de l'époque.

Pour autant, la connaissance que les attachés ont des évolutions structurelles de l'armée tchécoslovaque demeure souvent superficielle. Ainsi, le rôle joué par « l'éducation morale-politique » et les officiers d'éducation n'apparaît pratiquement pas, alors que cette nouvelle institution, inspirée des commissaires politiques soviétiques, suscite des débats enflammés au sein même du parlement tchécoslovaque. De même, le caractère très prosoviétique de la presse militaire est ignoré et le poids des officiers pro-occidentaux surestimé. Même les rencontres avec les plus hautes autorités militaires, notamment avec Bohumil Boček, chef d'État-Major des armées, ne permettent pas aux attachés d'en savoir beaucoup plus. Elles visent d'ailleurs à les rassurer, car Boček, comme d'autres Tchécoslovaques, espère maintenir un certain équilibre entre l'Est et l'Ouest. Le climat « amical » que décrivent les attachés leur masque les tensions entre Tchèques et Slovaques et les difficultés inhérentes au modèle binational, qui expliquent en bonne partie la recherche par Prague de garants extérieurs, à commencer par l'URSS.

28. SHD, 14 S 187 ; NAUK, WO/106-6040.

Malgré ces limites, les attachés britanniques semblent mieux informés que les Français. Leurs rapports sont plus étoffés et structurés, et comportent plus de détails, en particulier des organigrammes avec les titulaires de fonctions importantes. Si le Britannique ne cite pas ses sources, le Français indique généralement la presse ou les bulletins officiels comme origine – peu confidentielle – des informations transmises. De surcroît, les documents français tendent à être envoyés avec retard et à perdre de leur valeur²⁹. Sans doute faut-il y lire la difficulté d'une puissance moyenne confrontée à de multiples impératifs (l'Empire colonial, la reconstruction) à se réimplanter dans une zone d'influence considérée par beaucoup comme perdue, ou secondaire.

*Des attachés isolés ou chassés :
vers une culture de Guerre froide.*

Si les attachés occidentaux ne parviennent donc pas à dresser un tableau suffisamment complet des changements à l'œuvre en Tchécoslovaquie, ils le doivent largement à la dégradation précoce des liens de confiance avec leurs homologues. Les services de sécurité de Prague n'hésitent d'ailleurs pas à mener des enquêtes approfondies et à faire suivre en filature les militaires occidentaux³⁰. Dès 1946 au moins, des rapports envoyés à Paris par les attachés successifs filtrent et se retrouvent traduits en tchèque par les services tchécoslovaques³¹.

Février 1948, sans grande surprise, amplifie ce phénomène de suspicion généralisée. Le sentiment de malaise qui s'instaure rompt même les liens humains et professionnels qui pouvaient unir les alliés de la guerre. À son arrivée en mars 1948, Helliott est frappé par l'embarras du colonel Ťokan, son interlocuteur : « On a parlé de tout et de rien : de l'hiver, du climat en Tchécoslovaquie, du logement, du ravitaillement, de la guerre 14-18, de la Belgique... », soulignant plus tard dans l'année que « les milieux tchécoslovaques se ferment pour nous de façon progressive et continue »³². Des enquêtes et nuisances diverses, notamment la quasi-réclusion des attachés, pèsent sur leur quotidien. La paranoïa

29. SHD, 4 Q 41-3 et 14 S 187.

30. ABS, 302-190-3 et 302-220-2.

31. ABS, 305-741-3, 13 juin 1946-21 janvier 1951.

32. SHD, 14 S 190.

s'empare des autorités tchécoslovaques qui accusent les Occidentaux de soutenir des réseaux d'exilés puissants, déterminés à renverser le régime. Ces accusations, partiellement fondées, constituent avant tout un prétexte pour resserrer la vis en Tchécoslovaquie même. Par mesure de rétorsion, les expulsions d'attachés se multiplient. Helliott est finalement expulsé en octobre 1949, avec un délai intenable de 12 heures qui vise à humilier l'officier, pour avoir prétendument envoyé en France des échantillons d'uranium des mines tchécoslovaques par valise diplomatique.

La Tchécoslovaquie, de « pont entre l'Est et l'Ouest », devient pour les attachés un poste peu enviable. C'est justement parmi les attachés marginalisés en pleine Guerre froide que se constitue une culture militaire partagée, « occidentale » et non plus simplement « nationale », entre représentants de ce qui deviendra l'OTAN. Cette culture faite d'intérêts communs et bientôt de pratiques et de réglementations partagées succède à la culture interalliée qui présidait dans l'exil londonien de nombreuses unités militaires sous commandement anglo-américain. Les attachés se regroupent et se solidarisent entre « Occidentaux » (six attachés à Prague plus deux attachés résidant à Berne) : d'abord entre Anglo-Saxons ou francophones auxquels s'ajoutent un Néerlandais et des Scandinaves. Le sentiment d'intérêts communs émerge rapidement, l'attaché belge suggérant par exemple aux Tchécoslovaques de faire appel à l'aide de la Grande-Bretagne pour acheter du tissu³³. De même, il transmet les informations reçues du ministre tchécoslovaque à l'attaché français, le Français transmettant lui-même des renseignements au Britannique³⁴. Les attachés, confinés après le changement de régime, développent des sociabilités familiales et des solidarités professionnelles. Lors de l'expulsion d'Helliott, l'attaché belge organise un cocktail en son honneur, en présence de « tous les Occidentaux ainsi que leurs familles »³⁵. À l'opposé, les relations avec les rares attachés du bloc de l'Est, yougoslaves et polonais, se dégradent, en dépit des liens passés – l'attaché polonais étant par exemple passé par l'École de Guerre à Paris.

33. VUA, MNO46 K51 95/1/4/8, 20 novembre 1946.

34. SHD, 14 S 187 ; NAUK, WO/106-6040, rapport n° 5, 13-30 septembre 1946.

35. SHD, 14 S 190, 9 novembre 1949.

La rupture presque totale des liens de confiance entre ces attachés occidentaux et les relais locaux ou les autres attachés du bloc de l'Est conduit à biaiser la construction des représentations véhiculées par les attachés et donc les transferts culturels entre l'Est et l'Ouest. La construction « d'idéotypes » fondés « principalement sur une série de représentations primitives de l'Autre »³⁶ apparaît sous la plume des attachés à partir des années 1950-1960, quand s'éloigne l'expérience sensible de la coopération interalliée. Un rapport de 1965, après plus de quinze années de régime communiste, affirme ainsi que « Tchèques et Slovaques sont slaves ; c'est leur seul point commun. Alors que les premiers sont égalitaires, progressistes, revendicateurs et syndicalistes, les seconds sont conservateurs, pauvres, traditionalistes »³⁷. De telles généralisations orientent le discours dominant et figent les représentations.

* * *

Au tournant des années 1950, et alors que des alliances militaires antagonistes – l'OTAN puis le Pacte de Varsovie – se consolident, les militaires en poste à l'Est perdent leur valeur comme principale source d'information. Les exilés, les « courriers » et les transfuges les remplacent, fournissant eux-mêmes des renseignements biaisés qui contribuent à la construction d'un savoir de Guerre froide sur les Européens de l'Est, au moins jusqu'à la révolution hongroise de 1956 et le Printemps de Prague en 1968, qui remettront en cause certaines des conclusions faites par les producteurs de discours occidentaux à propos des populations des satellites.

36. Ron Robin, *The Making of the Cold War Enemy: Culture and Politics in the Military-Intellectual Complex*, Princeton, NJ, Princeton University Press, 2003, p. 7.

37. SHD, 9 Q3 47, n° 5305/DN/CER/C/S, Centre d'exploitation du renseignement, 26 mars 1965.